



**HAL**  
open science

## Des passions critiques pas si simples...

Isabelle Charpentier

► **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. Des passions critiques pas si simples... : Réceptions critiques de Passion simple d'Annie Ernaux. Danielle Bajomée; Juliette Dor; Marie-Elisabeth Henneau. Femmes et livres, L'Harmattan, pp.231-242, 2007, Collection " Des idées et des femmes ", 2296027806. hal-03688967

**HAL Id: hal-03688967**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-03688967>**

Submitted on 6 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ARTICLE PARU DANS : BAJOMEE (DANIELLE), DOR (JULIETTE), HENNEAU (MARIE-ELISABETH) [DIR.]. *FEMMES & LIVRES*, PARIS, L'HARMATTAN, COLL. « DES IDEES ET DES FEMMES », 2007, PP. 231-242.

DES PASSIONS CRITIQUES PAS SI SIMPLES...  
RÉCEPTIONS CRITIQUES DE *PASSION SIMPLE* D'ANNIE ERNAUX

**Isabelle Charpentier**

*Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines*  
*CARPO / CSE - EHESS - CNRS*

Paru en janvier 1992, *Passion simple*<sup>1</sup> d'Annie Ernaux connaît un succès public fulgurant : 140 000 exemplaires sont vendus en six semaines. Dans ce récit autobiographique, l'évocation sans fard ni lyrisme de la liaison « désentimentalisée » d'une intellectuelle quinquagénaire avec un amant plus jeune, diplomate aux comportements machistes, se mêle à celle, récurrente depuis le premier ouvrage publié en 1974<sup>2</sup>, des origines populaires de l'écrivain et des effets de son déplacement dans l'espace social. Dès sa publication, *Passion simple* clive et polarise très nettement - et de manière sexuellement différenciée - la critique<sup>3</sup>, en raison notamment de la double « indignité » littéraire de l'objet : l'intime sexuel écrit par une femme et le « populaire ». Nous nous proposons ici d'éclairer sociologiquement les modalités, les ressorts mais aussi les enjeux pluriels et

---

<sup>1</sup> Annie Ernaux, *Passion simple* (Paris : Gallimard, 1992).

Cette contribution résume certains aspects d'un chapitre de ma thèse de science politique portant sur les conditions de production et de réception de l'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux, du premier récit publié en 1974 à 1998 (Isabelle Charpentier (1999), *Une intellectuelle déplacée - Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Amiens : Université de Picardie, à paraître [2007]). Je remercie très chaleureusement Emmanuel Pierru pour ses remarques toujours justes sur ce texte.

<sup>2</sup> Annie Ernaux, *Les armoires vides* (Paris : Gallimard, 1974).

<sup>3</sup> Mais aussi les lecteurs « ordinaires », *i.e.* celles et ceux qui écrivent à l'écrivain. Pour l'analyse de ce courrier auquel Annie Ernaux nous a aimablement donné accès, voir Isabelle Charpentier, « Lectrices et lecteurs de *Passion simple* d'Annie Ernaux : les enjeux sexuels des réceptions d'une écriture de l'intime sexuel », *Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, éd. Isabelle Charpentier et al. (Paris : Créaphis, 2006) : 121-138.

équivoques des appropriations du récit par lequel « le scandale arrive » par ceux qui font de réception profession, les critiques littéraires.

### **Mise en forme de la polémique critique : la lutte concurrentielle pour la distribution des positions au sein de l'espace de consécration des œuvres**

Moins d'un mois après la publication du récit, la polémique devient si vive que, fait exceptionnel, Jérôme Garcin lui consacre un volet spécial de l'émission littéraire qu'il produit et anime sur France-Inter, *Le Masque et la plume*<sup>4</sup>. Le débat confronte une seule femme critique, Josyane Savigneau du *Monde*<sup>5</sup>, qui défend « le courage » d'Annie Ernaux d'oser exprimer ainsi sans effet psychologisant - *i. e.* en dehors de toute attente sentimentale et sans culpabilité - le désir sexuel féminin<sup>6</sup>, face à trois contempteurs masculins du récit, Jean-Jacques Brochier et Jean-Didier Wolffromm, respectivement rédacteur en chef et critique au *Magazine littéraire*, ainsi que Bertrand de Saint-Vincent du *Quotidien de Paris*. Dans cette émission radiophonique se dessinent en creux les luttes pour la distribution (notamment sexuée) des postes au sein de l'espace des autorités de consécration des œuvres, concurrences où entre en jeu le capital symbolique

---

<sup>4</sup> Emission du 16 février 1992.

<sup>5</sup> Avant de participer à cette émission, Josyane Savigneau avait déjà répondu à propos de *Passion simple* dans *Le Monde* (17.01.1992 - cf. note suivante) à un article assassin de Jean-François Josselin paru dans *Le Nouvel Observateur* (« Un gros chagrin », 9-15.01.1992 - cf. *infra* et note suivante), avant que celui-ci ne lui fasse une nouvelle fois écho à l'occasion, un an plus tard, de la publication de *Journal du dehors* (Paris : Gallimard, 1993) – cf. Jean-François Josselin, « Annie dans le métro », *Le Nouvel Observateur* (15-21.04.1993).

<sup>6</sup> « En employant, dans une période de réaction morale comme celle que nous vivons, les mots précis du sexe – "queue", "sperme" apparaissent dès la deuxième page de son récit, - Annie Ernaux a pris tous les risques. On n'ose plus se déclarer "choqué", alors on tente d'infantiliser celui qui écrit. À un homme, on reproche de parler d'"histoires de quéquettes et de zizis". D'une femme, on dit "la petite Annie", comme on vient de le lire dans une critique de *Passion simple*. On ne juge pas un écrivain, mais une psychologie supposée, et, pour faire bonne mesure, on appelle à la rescousse Madame Bovary, le bovarysme étant, bien entendu, un état commun à toutes les femmes. Pas de chance pour les stéréotypes masculins, Annie Ernaux est aux antipodes de Madame Bovary. Chez elle, aucune culpabilité, et c'est bien ce qui dérange. Pas d'hystérie, pas de mise en scène. [...] Une femme a-t-elle le droit d'écrire cela ? », s'interroge ainsi Josyane Savigneau (« Le courage d'Annie Ernaux », *Le Monde*, 17.01.1992).

variable de notoriété et de reconnaissance dont dispose chaque critique en fonction de sa trajectoire antérieure et de la position qu'il occupe dans le champ. Un mois et demi plus tard, dans la même logique, un article de *L'Événement du Jeudi* titré *Une passion qui sépare la critique*<sup>7</sup> résume les arguments opposés des commentateurs des deux sexes.

De fait, il est remarquable que l'on n'ait relevé à propos de ce récit que deux ou trois articles défavorables rédigés par des femmes, caractérisées par leur position très dominée au sein de la critique, puisqu'elles s'expriment dans les rubriques littéraires de la presse quotidienne régionale. De manière générale, la presse féminine salue « l'audace » et le « courage » d'Annie Ernaux, à l'instar des critiques (mais il s'agit là encore de femmes) de *Télérama*<sup>8</sup>. L'écho est par contre bien différent parmi les commentateurs professionnels masculins. Seuls ceux de la presse communiste continuent de défendre l'écrivain comme ils le font depuis la publication de *La Place* en 1984<sup>9</sup> mêlant toujours lecture politique et reconnaissance esthétique<sup>10</sup>.

#### **Du « bovarysme »...**

Sous la plume des « grands chroniqueurs » de la presse littéraire, ce sont davantage l'irritation, les sarcasmes et la condescendance qui dominent dans l'accueil réservé au récit ; cette « blquette, littérature de dactylo » ressemblerait à s'y méprendre à un article de la « presse du cœur comme *Nous Deux* » ou à un roman sentimental de la collection *Harlequin*, sans que la forme autobiographique ne parvienne à le cacher et encore moins à le transcender : ainsi Pierre-Marc de Biasi raille-t-il dans *Le Magazine littéraire* « les petites Emma de 1992, [...] petites bombes sexuelles à retardement qui parlent à la première personne »<sup>11</sup>. Cette comparaison de

---

<sup>7</sup> *L'Événement du Jeudi* (2-8.04.1992).

<sup>8</sup> Par exemple, le commentaire bienveillant de Dominique-Louise Pélegrin qui interroge Annie Ernaux dans *Télérama* (5.02.1992) ou encore les deux articles élogieux de Michèle Gazier (15.01.1992 et 5.02.1992).

<sup>9</sup> Annie Ernaux, *La place* (Paris : Gallimard, 1984).

<sup>10</sup> Isabelle Charpentier, « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux : ambivalences et malentendus d'appropriations », *Annie Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*, éd. Fabrice Thumerel et al. (Arras : Artois Presses Université-SODIS, 2004) : 225-242. Id., « De corps à corps - Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *Politix* 27 (1994) : 45-75.

<sup>11</sup> Pierre-Marc de Biasi, « Les petites Emma de 1992 », *Le Magazine littéraire* 301 (juillet-août 1992). De même, son collègue Jean-Jacques Brochier, invité de l'émission

l'auteur de *Passion simple* avec l'héroïne déchue de Gustave Flaubert devient dès lors, comme l'a souligné Josyane Savigneau, une topique parmi les mieux partagées au sein de l'exégèse littéraire...

Ainsi P. Delbourg titrera-t-il en janvier 1997, soit... cinq ans plus tard, au moment de la parution de *La Honte*<sup>12</sup> dans *L'Événement du Jeudi : Annie Ernaux : le bovarysme est un humanisme*<sup>13</sup>. De même, quoique sur un tout autre registre, l'accroche la même année de J. Védrines dans la presse d'extrême-droite : *Une Bovary du pauvre - Du misérabilisme racoleur et sans style*. La suite de l'article est un brûlot. Qu'on en juge :

« Le Ventre fait vendre : ce dieu pourtant vieillard [...] sait mieux que jamais donner le frisson aux foules idolâtres ou élire quelques suppôts vaguement lettrés qui ânonneront les deux ou trois borborygmes qui lui tiennent lieu de louange. [...] Annie Ernaux se prosterne devant le dieu Corps [...] qui n'est que le travestissement des appétits les plus rustauds, [...] qu'elle appelle, d'un autre mot menteur et vendu, les *désirs*. [...] N'est pas la marquise de Merteuil qui veut. Le seul cri de guerre qu'on entende dans *La Honte*, dernier produit de cette série infinie d'histoires immondes, c'est le mot *orgasme*, martelé vulgairement jusqu'à l'angoisse. [...] Et les dames sur le retour d'applaudir aux audaces de cette bigote du plaisir qui osait, dans une langue pourtant frustrée et un rien hommasse, parler, dès la deuxième page, de *queue* et de *sperme*. [...] Annie Ernaux court d'instinct au détail obscène et sordide où, à l'évidence, elle se complaît. [...] Dans certains faubourgs, on dit aussi bien *avoir la honte* qu'*avoir la haine*. Et c'est la même manière, élégante, délicieuse et policée, de s'autoriser la lâcheté, la bassesse, la vulgarité ou la violence<sup>14</sup>. »

A de très rares exceptions près<sup>15</sup>, on retrouve la même ironie méprisante au sein de la presse généraliste d'information, « de droite »<sup>16</sup> - on pense

---

spéciale du *Masque et la plume*, précise-t-il : « Tout cela me semble tellement banal. [...] Ce n'est pas un livre déshonorant, c'est rien, c'est une petite chose ».

<sup>12</sup> Annie Ernaux, *La Honte* (Paris : Gallimard, 1997).

<sup>13</sup> *L'événement du Jeudi* (9 .01.1997).

<sup>14</sup> *Valeurs actuelles* (8.02.1997).

<sup>15</sup> Soit, exhaustivement, Patrick Grainville et André Brincourt dans *Le Figaro* (13.01.1992 et 27.01.1992), Jean-Claude Lamy dans *France-Soir* (27.01.1992) et Bernard Pace dans *Politis* (« Entretien avec Annie Ernaux », avril 1992).

<sup>16</sup> Il convient de préciser, même s'il n'est pas possible de développer ce point ici, qu'une typologie fondée sur l'orientation politique des organes de presse recevant les récits

notamment au billet d'humeur titré « Un peu mince », qu'Eric Neuhoff livre dans *Madame Figaro*<sup>17</sup> - comme « de gauche », notamment dans *Libération* où le ton jusqu'à lors bienveillant vis-à-vis de l'écrivain change nettement, sous la plume de Michèle Bernstein<sup>18</sup>.

### ***Obscénité sexuelle ou obscénité sociale ?***

Les diatribes acerbes et renouvelées rédigées contre « la petite Annie - l'expression apparaît ainsi douze fois en deux colonnes... -, [...] plus Madame Ovary que Bovary », par Jean-François Josselin, dans un article titré « Un gros chagrin » et publié dans *Le Nouvel Observateur*, méritent particulièrement que l'on s'y arrête<sup>19</sup>. Il faut dire que le critique demeure constant depuis *La Place* et *Une Femme*<sup>20</sup>, qu'il avait déjà reçus de haut : lorsqu'Annie Ernaux obtient le prix Renaudot en 1984, Jean-François Josselin rompt en effet nettement avec l'unanimité ambiante de la réception critique, en évoquant le « récit d'une dame triste sur la mort de son papa qui avait obtenu un succès d'estime et de public, au printemps dernier »<sup>21</sup>. Quatre ans plus tard, la parution d'*Une Femme* coïncidant avec

---

d'Annie Ernaux n'apparaît pas à l'analyse comme un critère pertinent de partition des appropriations critiques : elle constitue bien plutôt une « variable écran », en ce qu'elle masque des réceptions plus « socialement » que « politiquement » intéressées, au moins lorsque les commentateurs ont expérimenté, à l'instar de l'écrivain, une trajectoire de mobilité sociale ascendante. Sur ce sujet, nous renvoyons à nos précédentes analyses.

<sup>17</sup> « Le lecteur se demande soudain si un texte de la collection Harlequin ne s'est pas égaré sous la sobre couverture N.R.F. Mais non. En 1992, on publie de telles banalités avec le plus grand sérieux. L'édition, le snobisme en sont là. Ne pas oublier que Mme Ernaux, jadis mieux inspirée, est professeur, c'est-à-dire dans le vent. [...] C'est donc ça, la passion ? Elle se résume ici à une petite quarantaine de feuillets (à tout casser), à cette littérature étriquée, rabougrie, asthmatique, aussi gaie qu'un pavillon de banlieue un dimanche de pluie, en novembre. Prière de mettre ses patins avant d'entrer. » (Eric Neuhoff, « Un peu mince », Rubrique « Humeur » *Madame Figaro* [1.02.1992]).

<sup>18</sup> Cf. article du 16.01.1992, titré : *Annie Ernaux : mémoire d'une jeune femme coincée*. La critique récidivera en 1993, au moment de la publication de *Journal du dehors* : « D'autres obsessions bien Annie Erniennes courent dans le livre. Le cul, s'il faut l'appeler par son nom... » (« Annie Ernaux : les humiliés et les offensés », *Libération*, 01.04.1993), et ne quittera plus désormais cette posture de rejet lors de la réception des récits ultérieurs.

<sup>19</sup> Jean-François Josselin, « Un gros chagrin », *Le Nouvel Observateur* (9-15.01.1992).

<sup>20</sup> Annie Ernaux, *Une femme* (Paris : Gallimard, 1988).

<sup>21</sup> *Le Nouvel Observateur* (16.11.1984).

celle du roman de Danièle Sallenave, *Adieu*<sup>22</sup>, le critique s'exerce alors à comparer les deux récits dans sa chronique *La vie est un roman*<sup>23</sup> : si le livre d'Annie Ernaux est « court » (106 pages), celui de Danièle Sallenave est « bref » (128 pages) ; parce que l'auteur de *La Vie fantôme*

« bien sûr, est plus douée ou plus rusée, [...] elle s'envole vers le septième ciel de la littérature avec cet *Adieu*, d'à peine une centaine de pages ; [si l'auteur de ce] chef-d'oeuvre [est] l'un des écrivains les plus sensibles d'aujourd'hui, [il n'en va assurément pas de même de la] petite Annie, [qui] met les corps et les coeurs à nu avec cette froideur des aides soignantes qui passent le bassin au malade ».

Evoquant une ligne du récit où Annie Ernaux regarde le sexe flétri de sa mère, le critique conclut :

« rien ne rebute [...] l'écrivain Ernaux, même si la petite Annie a les larmes aux yeux. [...] Faut-il l'avouer, sans doute parce qu'on est nunuche ou bien encore sous le coup de l'émotion pudique du texte de Danièle Sallenave, on est un peu scandalisé. Il y aurait comme un soupçon d'obscénité dans l'air »...

Farouchement hostile à l'auteur de *La Place*, l'argumentaire du critique n'évolue guère par la suite, se fondant sur une rhétorique immuable (infantilisation de l'écrivain, ironie et mépris) et la reprise des mêmes éléments à charge (le succès public - forcément suspect -, la brièveté des récits, la « froideur » du style objectivant, la « tristesse » et la « banalité » des objets, « l'impudeur » voire « l'obscénité » des propos<sup>24</sup>, sans que l'on sache vraiment si le commentateur fait référence à une « obscénité sexuelle » ou à une « obscénité sociale »<sup>25</sup>...). Les ouvrages sont ainsi systématiquement relégués dans la vaine réhabilitation populiste, ce qui permet au critique de refouler symboliquement Annie Ernaux hors de l'espace de la légitimité littéraire.

---

<sup>22</sup> Danièle Sallenave, *Adieu* (P.O.L, 1988).

<sup>23</sup> *Le Nouvel Observateur* (5-11.02.1988).

<sup>24</sup> « Dieu merci, Madame Ernaux écrit maigre, ce qui, à l'occasion, lui permet d'être un tantinet obscène. [...] Dieu merci, si la chair est triste, Mme Ernaux a relu tout son livre qui ne comporte pas une seule faute d'orthographe » (Jean-François Josselin, « Un gros chagrin », *Le Nouvel Observateur* [9-15.01.1992]).

<sup>25</sup> Dans un recueil d'entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, *L'écriture comme un couteau* (Paris : Stock, 2003) 107-110, A. Ernaux elle-même revient sur les ressorts sociaux et politiques d'une telle accusation de « double obscénité ». Cf. aussi *infra*.

On retrouve la même violence frontale, quoique cette fois plus attendue, chez les commentateurs de la presse d'extrême-droite, qui mêlent aussi très explicitement mépris social et stigmatisation sexuelle. Laurent Dandrieu lance ainsi le premier l'anathème en titrant dans *L'Action Française Hebdo* : *Annie Ernaux inaugure la littérature de sanisette*. Erigeant l'écrivain en « parfait symbole d'une époque ravie de se rouler dans ses excréments », fustigeant « cet avilissement purement sexuel », le critique affiche son mépris social, à peine retraduit dans un argumentaire déplorant l'absence de style :

« qu'Annie Ernaux soit véritablement dotée d'un tempérament de bonniche, ou qu'elle ne fasse que semblant, le résultat est toujours aussi désespérant de banalité et de complaisance »<sup>26</sup>...

### **Des passions critiques pas si simples...**

La tendance est donc lourde : certains critiques, auparavant bienveillants, voire même enthousiastes face aux précédents récits, vont jusqu'à se saisir de *Passion simple* pour revisiter négativement toute l'œuvre antérieure de l'écrivain, qui aurait été « surévaluée », alors même qu'ils avaient pu sinon l'encenser, au moins la saluer quelques années plus tôt. Jean-Baptiste Michel de *L'Express*<sup>27</sup> ou Jérôme Garcin constituent les cas les plus emblématiques de ces « curieux » et brusques retournements des passions critiques. Les disqualifications esthétiques et sexuelles qui se libèrent à la

---

<sup>26</sup> *L'Action Française Hebdo* (30.01.1992).

<sup>27</sup> « Certes, l'auteur, depuis ses débuts, ne s'était fait remarquer ni par la richesse de son vocabulaire, ni par la fécondité de son imagination, et moins encore par l'originalité de ses vues ou de sa construction romanesque. [...] La simplicité de Mme Ernaux n'est plus qu'indigence, voire sottise, dans ce récit avec lequel, à partir d'une vingtaine de feuillets dactylographiés, l'éditeur et l'imprimeur sont parvenus à obtenir un volume. En procédant de la sorte, il faudrait sans doute une Pacific traînant quelque 30 wagons pour transporter "Les Thibault" de Roger Martin du Gard. [...] La platitude du style et l'inanité des remarques tendraient à prouver qu'elles ne sont d'aucune utilité, les blessures, quand le talent n'est pas à proportion de la douleur » (Jean-Baptiste Michel, « *Passion simple* par Annie Ernaux », *L'Express* [30.01.1992]). Le même critique avait pourtant développé peu ou prou quatre ans plus tôt un argumentaire rigoureusement contraire dans un autre article paru dans la même tribune à l'occasion de la sortie d'*Une Femme* (« *Une Femme* par Annie Ernaux », *L'Express* [12-18.02.1988]).

publication de *Passion simple*<sup>28</sup> n'euphémisent plus guère l'autre déclassé, directement social et politique celui-là, dont est victime l'écrivain, et qui se poursuivra à la parution de *Journal du dehors*<sup>29</sup>, puis surtout de *La Honte* (1997)<sup>30</sup>, révélant ainsi toute la fragilité de la position objective d'Annie Ernaux, dorénavant marginalisée aux frontières du champ littéraire légitime.

Pour qui s'intéresse à la sociologie de la réception, la mariée est trop belle : comment rendre compte sociologiquement de ces prises de position évolutives des critiques ? Plusieurs raisons peuvent être avancées : outre d'abord ce que l'on pourrait appeler « l'effet Renaudot », lequel, marquant une reconnaissance littéraire, a obligé les critiques au commentaire « tolérant » et a pu tempérer un temps les ardeurs des contempteurs « esthétiques » de l'œuvre, le contexte de réinvestissement par les champs intellectuel et politique du terrain de la symbolique lettrée<sup>31</sup> permet dorénavant, sous couvert d'une disqualification des récits pour « obscénité sexuelle », de jeter explicitement l'opprobre sur les thèmes « sociaux » qu'Annie Ernaux aborde dans tous ses ouvrages - y compris *Passion simple* - et qu'elle prétend ériger en « objets littéraires » : déclassé, déraciné, culture des classes dominées<sup>32</sup>. Le féminin ne devient en effet

---

<sup>28</sup> Voir Jérôme Garcin, « Pour l'amour d'Annie Ernaux : *Passion simple*, suite », *Le Nouvel Observateur* (6-12.11.1997).

<sup>29</sup> Annie Ernaux, *Journal du dehors* (Paris : Gallimard, 1993). Voir Jérôme Garcin, « Journal d'une banlieusarde », *La Provence* (28.05.1993).

<sup>30</sup> Voir Jérôme Garcin, « La haine du style », *Le Nouvel Observateur* (16-22.01.1997).

<sup>31</sup> Bernard Pudal, « Lettrés, illettrés et politique », *Genèses* 8, (1992) : 169-181. Id., « Les usages politiques de la symbolique lettrée (1981-1995) », *Lire, faire lire*, éd. Bernadette Seibel et al. (Paris : Le Monde Éditions, 1995) : 333-361.

<sup>32</sup> Née en 1940 dans un bourg normand de parents ouvriers devenus épiciers-cafetiers, lycéenne puis étudiante boursière devenue certifiée puis agrégée de Lettres modernes et écrivain au succès public grandissant, Annie Ernaux cherche en effet depuis le premier récit auto-sociobiographique publié en 1974, à décrire le monde des petits commerçants en zone rurale dans la période de l'après-guerre, mais aussi et surtout les effets des déplacements dans l'espace social sur les perceptions du monde social et politique au sens large du terme, les effets de la confrontation avec la culture légitime par le biais de l'école, la rupture que cette dernière introduit avec le milieu familial d'origine, les malaises qu'une telle trajectoire ascendante crée chez les individus qui l'expérimentent. Elle met en récit l'idée de « trahison » de classe et de « honte » culturelle et sociale - et d'ailleurs de honte de cette honte ; il s'agit pour l'écrivain de commettre une *littérature d'effraction*, susceptible de faire *exploser le refoulé social* » (Isabelle Charpentier, « Produire "une littérature d'effraction" »

explicitement « problématique » pour la critique lettrée que parce qu'il est populaire. On rappellera ainsi que dans *Passion simple*, retournant délibérément le travail d'imposition de l'arbitraire culturel dominant, l'intellectuelle réitère au cours de sa liaison très charnelle avec un homme marié, plus jeune qu'elle, plutôt « macho » et aux manières « frustrées », les comportements « oubliés »/refoulés d'une adolescence féminine et populaire. Exhibant cette « culture du pauvre »<sup>33</sup>, elle se comporte comme une « midinette », achète de la lingerie pour plaire à son amant, regarde comme lui les *soap-opera* qu'il préfère à la télévision, fait des vœux dans le métro et dans les églises, lit des horoscopes, envisage de consulter une voyante, écoute des chansons de Sylvie Vartan (cf. *infra*)... autant de comportements que conspuent l'ensemble des lettrés. Ainsi, n'évitant pas l'ethnocentrisme, Michèle Bernstein note-t-elle par exemple ironiquement dans *Libération* :

« [Annie Ernaux] a oublié, biffé d'un trait tout ce qui était sa vie : [...] ses intérêts culturels, son intelligence. En revanche, elle s'est mise à pleurer à des rengaines, Sylvie Vartan ou Piaf, leur découvrant des profondeurs insoupçonnées. Elle accumule les amulettes propitiatoires. [...] Elle a vraiment mis toute la gomme. Et avec quel esprit de sérieux<sup>34</sup> ! »

Le refus politique du « vulgaire », du « populaire » - *a fortiori* quand il est « féminin » -, mais aussi de l'intrusion du social (et de la sociologie) indigne dans l'Art<sup>35</sup>, jusqu'alors latent et/ou euphémisé, devient dicible - et pérenne - en ce début des années 1990<sup>36</sup>, transfiguré sur le mode d'une disqualification esthétique.

---

pour "faire exploser le refoulé social" - Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux », *L'empreinte du social dans le roman depuis 1980*, éd. Michel Collomb et al. [Montpellier : Publications de l'Université Paul-Valéry – Montpellier III, 2005 : 111-131]. Les enjeux de cette œuvre, ainsi que ceux des évolutions de sa réception, apparaissent donc indissociablement littéraires, sociaux et politiques.

<sup>33</sup> Richard Hoggart, *La culture du pauvre* (Paris : Minuit, 1971) : 420 pp.

<sup>34</sup> Michèle Bernstein, « Annie Ernaux : mémoire d'une jeune femme coincée », *Libération* (16.01.1992).

<sup>35</sup> Pierre Bourdieu, « Pour une science des œuvres », *Art Press* 13 [hors série] (1992) : 124-129.

<sup>36</sup> On donnera comme illustration de cette posture la critique assassine à laquelle se livre Patrick Besson dans un article titré : L'ennui avec Annie Ernaux, c'est quand elle se met à écrire, publié dans *Paris-Match* (29.04.1993), au moment de la parution de *Journal du*

Dans un tel contexte, le succès public de l'écrivain, qui ne se dément pas, et même qui augmente, constitue un autre facteur à charge justifiant pour les commentateurs autorisés la relégation littéraire<sup>37</sup>... Mais on perdrait sans doute une partie de l'explication si l'on s'arrêtait là.

***Entre littérature et sociologie... L'ambivalence d'une posture démiurgique***

En effet, les jugements critiques évolutifs, parfois contradictoires, souvent embarrassés, sont aussi à mettre en perspective avec la position ambivalente qu'occupe (et dont joue) Annie Ernaux entre littérature et sociologie. Marquée par le double refus (sociologique et politique) de l'écueil misérabiliste comme de la posture populiste<sup>38</sup>, et qui guettent, en littérature comme en sociologie, toute tentative de représentation du « populaire », la démarche de l'écrivain apparaît de fait sociologiquement très instruite ; les intentions sociologiques, tant au niveau de l'écriture que des thématiques abordées dans cette œuvre inclassable, qui se présente néanmoins avant tout comme « littéraire » - tout en se jouant des critères doxiques -, sont parfaitement explicites. Oscillant (thématiquement, génériquement, stylistiquement) en permanence entre littérature et sociologie, Annie Ernaux prétend ainsi brouiller les frontières entre ces deux

---

*dehors* : « Après s'être fait connaître comme spectatrice hébétée d'elle-même et de ses parents, [Annie Ernaux,] phénomène de librairie [...] d'une prétention fade et inouïe, [se serait reconvertie] en sociologue atone et déprimée des villes nouvelles, [...] subtile comme un tract de *Génération Ecologie* »...

<sup>37</sup> Il est à cet égard remarquable que la fortune publique d'Annie Ernaux ne devienne explicitement suspecte qu'après la parution de *Passion simple*. Le débat a été posé en ces termes par les critiques dans le cadre de l'émission spéciale du *Masque et la plume* déjà évoquée : « je crois que le livre est à 140 000 exemplaires, je trouve que c'est beaucoup pour une passion simple » (Antoine de Gaudemar, de *Libération*) ; « ce succès est inexplicable », renchérit Jean-Dominique Wolfson ; « qu'on fasse un tel tabac à cause de ce livre me semble totalement exagéré. Cela se lit entre deux arrêts de métro, [...] une fois qu'on l'a lu, on l'a oublié. [...] Ça s'arrête là », confirme Jean-Jacques Brochier.

<sup>38</sup> Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature* (Paris : EHESS-Gallimard-Le Seuil, 1989) : 260 pp.

genres traditionnellement ennemis, historiquement constitués l'un contre l'autre<sup>39</sup>

Reste une dernière particularité de l'écrivain à ne pas minorer, en ce qu'elle exaspère et contraint, au moins partiellement, les interprètes autorisés : depuis le premier récit paru en 1974, Annie Ernaux - même si elle s'en défend parfois - cherche avec insistance à contrôler sa réception, à l'anticiper, non seulement dans les récits publiés eux-mêmes, où elle livre régulièrement des « modes d'emploi » des textes, mais aussi dans les multiples commentaires qu'elle diffuse dans la presse lors de la parution de chaque nouvel ouvrage (à propos du « genre » des récits, de ce qu'ils sont et ne sont pas, de leur positionnement « en-dessous » de la littérature)<sup>40</sup>. Tous ces marqueurs réitérés fonctionnent comme autant d'obstacles à la maîtrise symbolique des critiques, contraints par le « pacte de lecture »<sup>41</sup> directif que l'écrivain tente d'instaurer.

Les nombreuses réactions d'Annie Ernaux aux remarques acerbes, marquées par le mépris de classe, des commentateurs quant à son allusion à la chanson de Sylvie Vartan condensent toute l'ambivalence de sa posture. La référence semble volontaire, consciente - et probablement non dénuée de malice -, puisque l'écrivain affirme qu'elle savait parfaitement à l'avance qu'un tel « détail » « indisposerait » les critiques lettrés. Elle déclare souvent qu'elle avait tout loisir de « distordre » la réalité et d'écrire que le charme inspiré - et certifié - des chansons de Barbara ou des préludes de Bach correspondait à son état amoureux de l'époque. Il apparaît toutefois singulièrement difficile de démêler l'intention réelle au moment de l'écriture des rationalisations qui ont pu survenir *a posteriori*, comme autant de défenses aux attaques des commentateurs autorisés. Mais on peut faire néanmoins plusieurs remarques : d'abord, préjugant de la sincérité de

---

<sup>39</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures - Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (Paris : Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 1991) : 591 pp.

<sup>40</sup> Isabelle Charpentier, « "Entre la littérature, la sociologie et l'histoire" - L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », « Discours en contextes – Théorie des champs et analyse de discours. Recherches européennes », *Contextes*, éd. Jérôme Meizoz, François Provenzano, David Vrydaghs (Liège : à paraître 2006).

<sup>41</sup> Jean-Claude Passeron, « Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture », *Bibliothèques publiques et illettrisme* (Paris : Ministère de la Culture, 1986 : 66-73). Id., « La notion de pacte », *Actes de la lecture* 17 (1987) [non paginé].

l'auteur, il convient de noter que, d'une part, les références à des chansons populaires abondent dans son œuvre antérieure (Mariano...), et qu'elles n'ont, à notre connaissance, jamais été brocardées auparavant en tant que telles par les critiques ; que, d'autre part, ces allusions sont numériquement moins abondantes que celles marquant l'appartenance à « l'autre monde », l'univers intellectuel et cultivé, qui, elles aussi, foisonnent (Mozart et Bach, Eisenstein, Antonioni, Pialat et Truffaut, Proust, Flaubert, Camus, Mauriac, Sartre, Beauvoir, Breton, Genêt, Pérec et Steinbeck, Hegel et Barthes...). Distinctives - quoique largement divulguées -, ces filiations classantes que livre l'écrivain à profusion semblent fonctionner comme des marqueurs symboliques de la rupture de classe, mais aussi et indissociablement comme des "preuves" attestant la conversion de l'auteur à la culture légitime. On retrouve la même démarche dans deux déclarations analogues, où Annie Ernaux, sous couvert de défendre une position proche du relativisme culturel, affirme surtout ses compétences lettrées, pour revendiquer son style et expliquer du même coup sa réception mitigée :

« parmi les reproches que m'adressent les chiens de garde de la littérature consacrée, il y a celui de ne pas avoir de hiérarchie dans ce que je fais ; et en plus, ô sacrilège ! de mettre en comparaison Proust et une chanson, par exemple »<sup>42</sup> ; [ou encore :] « j'ai lu beaucoup, et sans hiérarchie, cela se retrouve dans mon écriture. Ainsi, dans *Passion simple*, j'ai conscience de mêler ce qui relève de la "confiance" des journaux féminins à une analyse plus "classique" de la passion. D'où la réaction d'horreur culturelle de certains critiques ! »<sup>43</sup>.

Mais on peut aussi toutefois penser, en se fondant notamment sur les entretiens que nous avons menés avec l'écrivain, que, retournant le travail d'imposition de l'arbitraire culturel dominant, Annie Ernaux dispose des ressources intellectuelles lui permettant d'anticiper et de polariser les réactions épidermiques de certains critiques. Prise dans le jeu littéraire (même si déniait parfois qu'elle le joue<sup>44</sup>), elle n'est pas précisément en

---

<sup>42</sup> Annie Ernaux, « Au bar de l'espérance – Dialogue entre Annie Ernaux et Karim Azouaou de la librairie Arthaud à Grenoble », *Page des libraires* 22 (mai-juin 1993).

<sup>43</sup> Annie Ernaux, « Entretien avec Bernard Pace », *Politis* (avril 1992).

<sup>44</sup> Isabelle Charpentier, « "Entre la littérature, la sociologie et l'histoire" - L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », « Discours en contextes – Théorie des champs et analyse de discours. Recherches

effet une nouvelle venue dans le champ, elle dispose déjà d'une œuvre primée et abondamment commentée ; la référence récurrente au « populaire » et au « féminin » peut donc aussi s'analyser comme une stratégie exodéterminée, intrinsèquement ambivalente, lui permettant de construire et d'affirmer, presque « à rebours », une position distinctive. Néanmoins, il est probable que la réception de *Passion simple* ait, au moins en partie, « échappé » à l'écrivain, en ce sens - minimal - qu'elle n'avait sans doute pas prévu l'ampleur et les formes de la controverse critique. On tient un indice de la plausibilité de cette hypothèse dans le fait, totalement inhabituel au regard de la pratique démiurgique de l'écrivain, qu'elle ait été contrainte, à de nombreuses reprises, de répondre aux critiques sur leur propre terrain, de justifier ses choix face aux attaques, d'intervenir défensivement (et non plus offensivement et de manière préventive comme elle le faisait jusqu'à lors) pour réorienter sa réception. Elle le confirme d'ailleurs en entretien, sans se départir toutefois totalement de son habituelle ambivalence :

« ça paraissait très étonnant que *Passion simple* soit attaqué de cette façon-là, tout de même, à une époque où... j'ai quand même été surprise... j'ai quand même été surprise mais en même temps... (hésitante)... je m'en doutais quand même un petit peu (sourire) ».

On peut même avancer que l'écrivain s'est sentie tenue, dans une telle conjoncture, de « durcir » ses intentions, en « radicalisant » certaines déclarations.

Au-delà des thématiques abordées (le « populaire » et le « féminin »), fréquemment considérées comme des objets littéraires indignes, voire « obscènes », cette posture tout à fait singulière de l'auteur de *Passion simple* contribue donc ainsi largement à expliquer un certain nombre de « malentendus » avec les critiques, qui ne savent quelle attitude adopter, tant face à cette exhibition de stigmates sociaux qu'à cet usage littéraire - *i.e.* hérétique - de la démarche sociologique, lequel contraint, au moins partiellement, leur entreprise exégétique. Visant autant (sinon plus) à induire un procès de lecture qu'à définir une posture d'écriture - à tout le moins cette dernière lui sert-elle à réaliser la première intention -, Annie Ernaux tend à subvertir les lois de fonctionnement du jeu littéraire, en tentant d'exproprier

---

européennes », *Contextes*, éd. Jérôme Meizoz, François Provenzano, David Vrydaghs (Liège : à paraître 2006).

la critique cultivée de son monopole exégétique - *i.e.* de production sociale de la valeur d'un texte et de son producteur<sup>45</sup>. Cette ambition doublement démiurgique de l'écrivain - *i.e.* créatrice d'œuvres et de publics -, plus ou moins clairement appréhendée comme telle par les critiques, focalise alors leurs crispations, d'autant plus sûrement que *Passion simple* brouille le positionnement d'Annie Ernaux et leur donne l'opportunité de s'exprimer crûment, sans euphémisation : en effet, dans la mesure où le récit s'éloigne *a priori*<sup>46</sup> de la narration des origines, des difficultés liées aux parcours des mobiles sociaux ascendants, les « bonnes intentions de gauche » ne font plus rempart, et c'est alors l'écrivain, son style, ses objets, que l'on affirme explicitement « déplacés » dans le champ littéraire.

Dans un recueil d'entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Annie Ernaux elle-même, rompue à l'objectivation sociologique et se fondant sur les analyses sociologiques des conditions de réception de son œuvre, opère rétrospectivement un retour réflexif - en partie - lucide des ressorts pluriels du mépris critique ayant accueilli *Passion simple* :

« Je ne m'étais pas reconnue du tout [...] dans un certain lyrisme littéraire exaltant le féminin qui me paraît le pendant du populisme, célébrant le peuple. [...] *Passion simple* pourrait être considéré comme un antiroman sentimental. [...] Il y a, à l'intérieur du champ littéraire, comme ailleurs, une lutte des sexes et je vois la mise en avant d'une "écriture féminine" ou de l'audace de l'écriture des femmes comme une énième stratégie inconsciente des hommes devant l'accès de celles-ci en nombre à la littérature, pour les en écarter en restant les détenteurs de "la littérature", sans adjectif, elle. [...] Nous sommes pris dans des schémas de pensée, des imaginaires culturellement et historiquement constitués, qui attribuent aux hommes et aux femmes des rôles et des langages différents. [...] C'est un fait, d'abord insidieusement, à la publication de *La Place*, puis ouvertement à la parution de *Passion simple*, des critiques en majorité parisiens et masculins, occupant des positions de pouvoir dans les médias, se sont déchaînés contre ce que j'écris. Contre le contenu et

---

<sup>45</sup> Georges Molinié et Alain Viala, *Approches de la réception - Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio* (Paris : PUF, 1993) 186.

<sup>46</sup> On dit bien *a priori*, la classe primant toujours le genre dans l'œuvre de l'écrivain ou, plus exactement, la domination de genre ne faisant que redoubler une domination sociale. Annie Ernaux n'estime d'ailleurs en aucun cas que *Passion simple* constitue une "rupture" par rapport à ses récits précédents.

contre l'écriture. Ce qu'on me reproche, c'est une double obscénité, sociale et sexuelle. Sociale, parce que, dans des livres comme *La Place*, *Une Femme*, *La Honte*, mais aussi *Journal du dehors*, je fais de l'inégalité des conditions, des cultures, la matière du texte, en évitant le populisme, qui serait tellement rassurant, acceptable... Sexuelle, parce que dans *Passion simple*, qui a mis le feu aux poudres, j'ai décrit tranquillement et précisément la passion d'une femme mûre - vécue sur le mode adolescent et celui de la "romance", mais aussi très physique - sans les marques affectives, la déploration, sans cette "romance" justement qu'on attend dans les écrits de femmes. De plus, une transgression des genres : il s'agit d'un récit autobiographique, [...] rédigé de façon clinique. On m'a traitée de "midinette", mon livre de "presse du cœur, digne de *Nous deux*", ce qui est assez éloquent : il s'agit là d'une double stigmatisation, on me renvoie à la classe et à la littérature populaires, en même temps qu'à mon appartenance sexuelle. (Notez au passage que de telles phrases ont été prononcées par des gens qui se disent de gauche, qui révèlent ainsi leur secret mépris de classe.) Je crois qu'un petit nombre de critiques ne me pardonne pas cela, ma façon d'écrire le social et le sexuel, de ne pas respecter une sorte de bienséance intellectuelle, artistique, en mélangeant le langage du corps et la réflexion sur l'écriture, [...] ça leur fait violence... Les attaques prennent de plus en plus un tour sexiste [...]. Jamais on ne lirait, à propos d'un livre écrit par un homme, ce qu'il m'arrive de lire sur des livres écrits par des femmes, sur les miens. On n'appelle pas non plus un écrivain du sexe masculin par son seul prénom, dans un article de presse, comme on l'a fait souvent pour moi »<sup>47</sup>.

Mais pour prolonger la réflexion au-delà des ressorts indubitablement sexués de la réception de *Passion simple*, il conviendrait évidemment de revenir très précisément non seulement sur les jeux d'anticipations croisées de ses réceptions critiques, mais aussi sur les usages intéressés - et, une nouvelle fois, non dénués d'ambivalence - qu'Annie Ernaux opère des travaux sociologiques (notamment ceux prenant son œuvre pour objet, comme c'est particulièrement net dans cet extrait), pour les constituer en cautions-ressources et en capital symbolique indissociablement distinctif et défensif, en vue de construire et légitimer - dans la dénégation - son projet proprement « littéraire », au moment même où ses « qualités d'écrivain »

---

<sup>47</sup> Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *L'écriture comme un couteau* (Paris : Stock, 2003) 103-109.

apparaissent (re)mises en cause par une partie de la critique littéraire<sup>48</sup>. Au moins cette reconnaissance singulière lui permet-elle à l'évidence d'expliquer "sociologiquement" la relégation dont elle est l'objet...

---

<sup>48</sup> Isabelle Charpentier, « "Entre la littérature, la sociologie et l'histoire" - L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », « Discours en contextes – Théorie des champs et analyse de discours. Recherches européennes », *Contextes*, éd. Jérôme Meizoz, François Provenzano, David Vrydaghs (Liège : à paraître 2006).